

Delphine GARDEY, Cynthia KRAUS, dirs, *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler. Politics of Coalition. Thinking Collective Action with Judith Butler*

Zurich, Éd. Seismo, coll. Questions de genre, 2016, 282 pages

Camila Lima De Braga



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11373>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11373

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 557-559

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Camila Lima De Braga, « Delphine GARDEY, Cynthia KRAUS, dirs, *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler. Politics of Coalition. Thinking Collective Action with Judith Butler* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 17 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11373> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11373>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

animique jusqu'à sa progressive mutation dans des formes ontologiques plus proches de l'analogisme. Inversement, en Amazonie, les schèmes animiques ont joué un rôle inhibiteur vis-à-vis du changement technique, de sorte que les Amérindiens des zones tropicales se refusent toujours à entretenir du bétail. « Pour qu'une technique nouvelle apparaisse ou soit empruntée avec quelque chance de succès, il faut donc assurément qu'elle présente une utilité réelle ou imaginaire et qu'elle soit compatible avec les autres caractéristiques du système où elle prend place » (p. 655). De ce point de vue, le point fort de la pensée de Philippe Descola est de proposer une alternative fine à la tension entre le déterminisme technique et la construction sociale des technologies (sur ce thème on pourra se reporter aux remarques de David Edgerton, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4-5, 1998, pp. 815-837).

En définitive, *Par-delà nature et culture* est un livre exigeant envers son lecteur. Mais il s'agit, à bien des égards, d'une œuvre enthousiasmante dont la portée excède le seul cadre de l'anthropologie et peut-être même celui des sciences humaines et sociales.

Thomas Lerosier

École centrale de Lyon, F-69134
thomas.lerosier@ec-lyon.fr

Delphine GARDEY, Cynthia KRAUS, dirs, *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler. Politics of Coalition. Thinking Collective Action with Judith Butler* Zurich, Éd. Seismo, coll. Questions de genre, 2016, 282 pages

« Comment se coaliser ? » Telle est la question qui conduit les travaux de recherche de Judith Butler et qui fait l'objet d'une analyse dans *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler*. Appuyé sur l'ensemble de la pensée butlérienne et accordant une attention particulière à l'ouvrage *Gender Trouble* (New York, Routledge, 1990) et à sa conception de la précarité et de la vulnérabilité, cet ouvrage fournit une réflexion mûre et réaliste de la façon de faire alliance. Outre l'article inédit de Judith Butler (pp. 250-271), qui compte parmi les plus grandes théoriciennes contemporaines du genre, l'originalité de ce livre s'exprime par la contribution des chercheurs.es et des jeunes scientifiques qui témoignent « de l'actualité critique et politique de l'ouvrage de Judith Butler » (p. 8). En priorisant la circulation des expériences et les perspectives du « coaliser » dans les sociétés dites postcoloniales, telles que la France, la Suisse, la Serbie, la Turquie et Israël, les auteurs.es proposent des méthodes

pour faire du commun malgré les divisions culturelles qui traversent chacun de ces espaces. À partir du référentiel théorique butlérien, l'ouvrage prospecte les manières d'agir des minorités afin de combattre l'oppression du pouvoir hégémonique et les dissensus corrosifs qui existent au cœur de ces groupes minoritaires.

En parlant métaphoriquement « d'ouvrir les portes de la maison », Delphine Gardey explique l'ambition de l'ouvrage bilingue (français-anglais) avec une série de verbes d'action : « Traduire, être invité.e et recevoir ; prendre la parole et s'allier » (p. 36). De cette manière, l'ouvrage lui-même représente un exercice de coalition. Ce livre fait suite au colloque *Whats is Coalition? Reflections on the Conditions of Alliance Formation with Judith Butler's work*, organisé en 2012 à Genève. La rencontre était un espace d'un faire commun, qui s'exprime dans cet ouvrage en deux parties : la première, intitulée « Expériences », fournit des exemples concrets de coalition ; la deuxième, intitulée « Perspectives », propose « une série de lectures plus transversales qui approfondissent, déplacent ou complètent les questions posées précédemment » (p. 50). Pour conclure les « Perspectives », Judith Butler intervient dans l'article *Vulnérabilité, précarité et coalition* (pp. 250-271). Ce texte peut être perçu dans la continuité de sa pensée, mais il est aussi révélateur d'une facette « sans précédent » concernant sa notion de contingence : « Ce qui me frappe, c'est que Butler nous dit clairement que la condition partagée pour un "nous" est non-contingente. Voici à ma connaissance quelque chose de très nouveau », dit Cynthia Kraus dans son article « Comment se coaliser ? Corps alliés et démocratie » (p. 28).

« Expériences » nous place au cœur de l'*agency* (agir ensemble) des groupes minoritaires, des corps vulnérables mis en situation de précarité. Ana Vulic (pp. 56-77) démarre ce chapitre en exposant deux mouvements en Serbie, les *Femmes en Noir* et la *Marche des fiertés de Belgrade*, dont la coalition a permis le basculement « des antagonismes existants afin de déconstruire les cadres nationalistes et familiaux qui perpétuent l'économie de la violence et de l'exclusion » (p. 74). Il semble pertinent de souligner la manière dont l'auteure rend palpable les deux théories les plus remarquables de Judith Butler : la « performance » et « les vies sujettes au deuil » à travers *Femmes en Noir* (le principe des vies sujettes au deuil désigne le fait que certaines vies méritent d'être pleurées tandis que d'autres sont réduites à l'indifférence). Par le biais d'une performance dans l'espace public, les *Femmes en Noir* donnent un visage aux victimes du génocide de Srebrenica et laissent aux Serbes la possibilité de pleurer ces vies effacées par les politiques nationalistes et par le silence médiatique.

La réflexion est poursuivie par l'enquête de Eirini Avramopoulou (pp. 78-103) qui apporte une occurrence surprenante de coalition en Turquie. *Queers*, féministes et religieuses s'allient en tant que « femmes » pour dénoncer l'État paternaliste et pour revendiquer le droit sur leurs propres corps. Cette coalition n'était pas évidente étant donné qu'elle nécessitait l'accueil d'un « autre » individu très différent du « moi-même » et du groupe d'appartenance : « Leur alliance était construite sur un processus de méfiance » (p. 94). Au fil du temps, l'alliance s'est affaiblie à cause des forces conservatrices extérieures qui s'opposaient à l'initiative et des dissensus au sein de la coalition elle-même. En s'appuyant sur Judith Butler, Eirini Avramopoulou achève l'article en évoquant l'importance de défendre les frontières de ces alliances et de ne pas laisser le « co » se détacher du mot « habitation ».

Tal Dor (pp. 104-139) poursuit l'idée du « cohabiter » en la déplaçant à un autre territoire. À partir du *Forum de la périphérie* « créé pour que les groupes opprimés puissent faire entendre leurs voix » (p. 104), l'auteur interroge les alliances radicales qui transgressent la violence et la temporalité de l'État et qui mettent en cause les dynamiques coloniales. Tal Dor analyse le conflit israélien et les groupes principaux coexistants dans cet espace : Juifs ashkénazes (d'origine européenne, ils représentent le pouvoir hégémonique), les Palestiniens (associés aux Arabes, ils se trouvent tout en bas de la pyramide sociale) et les Juifs mizrahim (précaires comme les Palestiniens, mais qui, pour se faire accepter par les ashkénazes, comment leur arabité et finissent eux-mêmes par opprimer les Palestiniens). Lors des grandes manifestations en 2011 orchestrées par la classe moyenne (Juifs ashkénazes), Palestiniens et Juifs mizrahim sont exclus des protestations. Délaissés, ils se rassemblent en périphérie et partagent leurs vulnérabilités afin de cohabiter et de se coaliser.

La dernière expérience, suisse, montre une manière dissimulée d'exercer le pouvoir hégémonique. Sushila Mesquita et Patricia Purtschert (pp. 140-167) nomment ce phénomène *gouvernance gay*. Les auteures cherchent à démontrer comment les visions postcoloniales et impérialistes sont produites au cœur des communautés LGBT. Pour illustrer ces oppressions, l'un des exemples cités évoque un voyage d'une ancienne membre de l'Organisation suisse des lesbiennes (OSL) avec sa partenaire au Ghana. Les deux militantes suisses ont déclaré l'envie de coaliser avec les groupes LGBT en Afrique de l'Ouest. Cependant « le récit qu'elles proposent renforce en réalité la coalition avec la Suisse hétérosexuelle et blanche à la fois par leur recours à un discours colonial et postcolonial sur les homosexuels africains » (p. 154).

Sabine Hark (pp. 170-193) ouvre la deuxième partie de cet ouvrage, « Perspectives », en mobilisant une réflexion sur l'identité et sur les possibilités d'action collective. En s'appuyant sur Hannah Arendt, Michel Foucault, Bernice Reagen et Judith Butler, l'auteure réfléchit à « comment nous pouvons nous exprimer pour légitimer une différence socialement imposée (l'identité) sans reproduire encore les cadres restrictifs de la reconnaissabilité » (p. 182). Par la suite, Philippe Corcuff (pp. 194-193) revient sur les mouvements sociaux en mobilisant un dialogue entre Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Pierre-Joseph Proudhon, Emmanuel Levinas et Judith Butler. Appuyé sur ce qui résonne de cet échange, Philippe Corcuff salue d'autres formes de coalitions telles que les coalitions altermondialistes : « La galaxie altermondialiste est conduite à réévaluer, d'autres façons de vivre, de travailler, de décider ou d'apprendre, sans pour autant abandonner nécessairement l'horizon d'une révolution social » (p. 208). Les « Perspectives » se poursuivent avec Nacira Guénif-Souilamas (pp. 220-248) qui nous expose une « étrange France ». L'auteure examine le contexte de « colonialité française » en passant par l'islamophobie, l'antisexisme patriarcal et l'homonationalisme. Nacira Guénif-Souilamas suggère « une autre dialectique de la démocratisation et de l'émancipation » (p. 246).

Judith Butler clôt « Perspectives » avec « Vulnérabilité, précarité et coalition » (pp. 250-271). L'article commence par une réflexion sur la vulnérabilité des femmes et de l'agir féministe. Selon elle, il est risqué d'affirmer que les femmes sont vulnérables car cela impose une caractéristique immuable et renforce la protection paternaliste. L'auteure démontre que les femmes ne sont pas plus vulnérables que les hommes, mais qu'il existe une distribution inégale des vulnérabilités. Une fois que ces vulnérabilités sont inégalement distribuées, « certaines populations sont de fait ciblées comme pouvant être blessées » (p. 252). Ce type de marquage justifie la violence de l'État ou d'autres institutions sur les « vulnérables ». L'idée nouvelle (et radicale) présentée ici est que la vulnérabilité est non contingente : « Quoiqu'il soit possible de se sentir vulnérable à certains moments et non à d'autres, la condition de notre vulnérabilité n'est pas, elle, modifiable. Tout, au plus, il y a de moments où notre vulnérabilité nous est apparente, mais cela ne revient pas à dire que nous ne sommes vulnérables qu'à ces moments-là » (p. 262). Judith Butler souligne que la vulnérabilité est liée à la précarité et que cette dernière est distribuée de façon inégalitaire : « La précarité est une fonction de notre vulnérabilité sociale et la condition de notre exposition. La précarité est inégalement distribuée » (p. 264). Pour conclure, l'auteure suggère que la coalition des corps

vulnérables en situations précaires doit être menée contre les formes logiques sécuritaires et contre les anciens et nouveaux paternalismes. Néanmoins, cette alliance ne peut exister que « si les modes de coalition sont ancrés dans l'interdépendance et s'ils luttent contre la précarité » (p. 266). Cependant, ces alliances, comme nous l'avons vérifié avec les « Expériences », exigent d'aller vers l'autre et de l'accueillir. Cela se fait de façon douloureuse : « Interdépendance ne signifie toutefois pas harmonie. Ces alliances ne sont pas forcément heureuses » (*ibid.*).

Camila Lima De Braga

Élco, université Lumière Lyon 2, F-69000
C.LimaDeBraga@univ-lyon2.fr

Daniel Jacobi, *Textexpo. Produire, éditer et afficher des textes d'exposition*

Dijon, Éd. de l'Office de coopération et d'information muséale, 2016, 98 pages

Cet ouvrage part de l'idée qu'une exposition ne peut pas être seulement une présentation d'œuvres d'art. Elle doit toujours aller au-delà et « faire découvrir des œuvres, des collections, des idées ou mieux des concepts » (p. 7). Si l'on choisit cette conception restrictive de l'exposition et si l'on croit que les spectateurs sont incapables de produire par eux-mêmes du sens, un curateur ou un commissaire d'exposition devrait se sentir dans l'obligation de concevoir des « dispositifs d'aide à l'interprétation » (*ibid.*). Tel est l'objet de ce livre qui, cependant, n'aborde jamais la question de fond : comment concevoir des idées nouvelles, voire radicalement originales, qui vont bousculer les perceptions admises de l'histoire de l'art ? Dans cet ouvrage conçu pour la formation professionnelle de personnels muséaux, l'auteur s'en tient à la présentation matérielle de ces idées, à la fois dans leur rédaction et dans leur présentation.

Le manuel commence par un inventaire des textes d'exposition. Il y a des textes qualifiés d'exotextes qui sont des articles de journalistes, éventuellement des brochures et des livres, aujourd'hui des échanges sur l'internet. La question des textes extérieurs à l'exposition n'est pas abordée, l'auteur se limitant à quelques-uns des « endotextes » présents dans l'espace même de l'exposition, cartels ou étiquettes situées à proximité des œuvres, panneaux généraux placés dans quelques salles, sans aborder la question de la signalétique permettant de circuler dans l'espace muséal. Il est vrai que ce dernier point a fait l'objet d'un autre ouvrage – *La Signalétique patrimoniale : principes et mise en œuvre* (D. Jacobi, M. Le Roy, Dijon, OCIM, 2013). L'auteur élimine aussi les

endotextes, feuillets, tels les dépliants ou guides distribués éventuellement aux visiteurs, ainsi que les informations livrées par les audioguides ou celles accessibles sur tablette lors du passage devant une œuvre.

Il faut lire les conseils de *Textexpo* en sachant que cet ouvrage se limite à la présentation des moyens dont dispose aujourd'hui un curateur. D'abord, il y a la pratique actuelle des commissaires d'exposition en France qui est surtout de nature empirique et qui varie selon des modes imposées par les plus grandes institutions culturelles et que suivent les plus petites structures dans la limite de leurs moyens financiers. Ensuite, il y a une tentative de transposition dans l'espace du musée des recherches de nature scientifique, en particulier celles qui sont menées par des linguistes, sur la communication spécifique aux espaces muséaux : que lisent les visiteurs et, pour commencer, que peuvent-ils lire, par exemple face à un panneau lorsqu'ils sont debout et parfois gênés par d'autres visiteurs ? Que retiennent-ils finalement des informations ou des interprétations suggérées par les curateurs lorsque les lectures sont parcellaires, le plus souvent sans prise de note possible ?

Se pose alors la question de l'efficacité des dispositifs utilisant l'écriture comme seul support. L'usage est d'accompagner les œuvres de cartels, la plupart du temps informatifs (les « étiquettes autonymes »). Par exemple, on trouve dans une exposition d'art le nom du créateur, parfois ses dates de naissance et de mort, le titre, la taille de l'œuvre, la technique utilisée, parfois l'année de création. Mais on peut aussi avoir des étiquettes développées ou prédicatives comportant des phrases composées qui commentent ou expliquent l'œuvre. Quelle taille donner à ces cartels ? Où les placer ? Quelle fonte employer, avec quels espaces et selon quelles chartes graphiques ? Peut-on accepter l'italique qui ralentit la lecture ? Que faire ensuite si les objets sont nombreux sur un mur ou dans une vitrine ? Chacune des réponses à ces questions suppose à la fois une connaissance générale des procédés de lecture, ce qui est assez facile à obtenir, mais aussi une connaissance précise des publics distincts selon les musées ou les galeries. Le livre présente des conseils généraux sur la production d'écrits, la mise en place des textes et les conditions de lisibilité et ce sera sa principale utilité, même si l'on ne sait pas si les règles présentées seront permanentes ou s'il ne s'agit, au moins pour certaines, que de modes.

C'est sur l'autre point, celui des pratiques réelles des publics des expositions en général et dans les lieux distincts d'exposition en particulier, que l'on est dépourvu. Les très rares enquêtes à ce sujet, pourtant